

Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 32 (1944)

Heft: 670

Artikel: L'Alliance à Zurich : (suite de la 1re page)

Autor: E.Gd.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-265278>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Simple question

L'appel lancé à ses « chers concitoyens » par le Comité d'action pour la réorganisation des C. F. F., à Genève (case postale Rive 131) contient cette phrase, imprimée en grosses lettres noires : **CEUX QUI PAIENT A VOIX AU CHAPITRE.**

Pouvons-nous demander si les femmes, elles aussi, qui paient, ont voix au chapitre ?...

L'Alliance à Zurich

(Suite de la 1^{re} page)

Nos lecteurs savent combien se préoccupent certaines de nos organisations féminines des suites pour les femmes de la démobilitisation générale, et comment elles craignent le chômage qui en résultera pour ces femmes, privées du travail qu'elles ont pu accomplir, parce qu'elles devront laisser leur place aux hommes. Aussi comprendra-t-on que l'exposé que devait faire M. Iklé, l'un des collaborateurs du Dr. Zipfel en matière de possibilités d'occasions de travail, fût attendu avec impatience. Il ne nous est toutefois pas possible de dire que cet exposé nous ait donné entièrement satisfaction: certes, nous avons apprécié la déclaration qu'enlever du travail aux femmes pour le donner aux hommes est une recette trop facile pour être bonne! mais nous avons trouvé que toutes les « possibilités de travail » énumérées par le conférencier ne portaient que sur un lointain avenir et non pas sur les menaçantes nécessités de l'heure. Expliquons-nous: lorsque l'on a parlé d'occasion de travail pour les hommes, l'on a cité des travaux immédiats (chantiers, routes, canalisations, constructions, bâtiments, cultures, etc.), alors que ce que l'on nous offre sera parfait pour nos nièces et petites-nièces si elles s'y préparent professionnellement longtemps à l'avance: édification de nouveaux logements qui tiendront compte des exigences actuelles? bien, mais où sont en nombre nos femmes architectes et entrepreneuses de bâtiments? Rénovation et assainissement de l'hôtellerie, exportation? fort bien, mais où sont en nombre nos femmes d'affaires, nos chefs d'entreprise, nos directrices d'établissements? Recherches scientifiques? mieux encore, mais où sont en nombre nos chimistes et nos ingénieures?... et ainsi de suite. Certes ces suggestions sont précieuses pour la génération qui monte, mais nous pensons, nous, à l'heure présente et aux femmes que talonnera le besoin immédiat de ga-



Publications reçues

Trois ans d'internement. Récit d'une réfugiée. Edité par le Comité genevois d'aide aux Réfugiés, 37, quai Wilson, Genève.

Cette mince brochure contient un monde de détresse. Malgré l'extrême discrétion de l'auteur, on reste atterré en réalisant ce que des êtres pensants ont osé infliger à leurs semblables. Présentée avec simplicité, en vingt-quatre petits tableaux, la tragique aventure, qui dura trois ans consécutifs, commence le jour où la police vint arrêter la famille B... Une heure pour se préparer. On ne doit prendre que ce qu'on peut porter soi-même, y compris de la nourriture pour 4 jours: « Vous ne reviendrez plus jamais ». Les questions restent sans réponse.

Le camion part avec sa charge humaine. M^{me}

B. et ses deux filles sont internées dans un camp où 12.000 malheureux luttent désespérément pour conserver la vie, et si possible la raison. Epidémie et dysentérie. Chaque matin le camion vient chercher la moisson de la mort. Une seule clarité luit dans ces ténèbres: une foi religieuse inébranlable. Un seul adoucissement est apporté à ces inexprimables souffrances: les secours que s'efforcent de répandre la Croix-Rouge suisse, les Quakers, l'Assistance protestante de France. Des livres apparaissent, ainsi que des instruments de musique, de quoi oublier un moment l'enfer ordonné par les hommes. Deux ans s'écoulent, partagés entre la résignation et la terreur. Puis M^{me} B... et sa fille — l'autre a été déportée — obtiennent leur libération provisoire et sont hospitalisés dans un home pour réfugiés: « Quatorze jours de joie ». Mais des bruits inquiétants circulent. Il faut fuir pour échapper au pire. Existence errante jusqu'à ce que les fugitives parviennent à franchir la frontière « du pays tant désiré »! Camp d'accueil, camp d'internement, mais combien différents de l'autre. M^{me} B. arrête ses notes au moment où elle est rendue à la vie normale, grâce à la famille d'un pasteur qui lui fait place à son foyer.

Ce rapport, où jamais la dignité chrétienne ne se trouve en défaut, constitue un document de haut intérêt.

R. G.

John Moore: *La route droite*. Trad. de l'anglais par Hélène Breuleux. Edit. Jeheber S. A., Genève.

A travers l'espace aérien en feu, sur la terre dévastée par la guerre, la route droite tire sa ligne sans défaut. C'est en la suivant qu'on atteint l'oasis de paix intérieure, le « pays du

bonheur » auquel appartient Tessa, la jeune conductrice d'ambulance, bientôt fiancée à un pilote de guerre, Anthony. Entre ces deux êtres de devoir naît un sentiment très pur, très beau.

Nous sommes en 1940, à l'époque de la tragédie de Dunckerke. Les deux héros principaux de l'histoire se détachent d'une foule de personnages où domine l'élément militaire. En proie à la même angoisse, aux prises avec des moments cruelles nécessités, ces personnages, un peu fantomatiques parce que vus à travers de ce qui nous fut épargné, agissent et s'agitent avec des réactions diverses. Des héros à jamais inconnus, des hommes de douleur, des enfants qui ne connaissent pas la jeunesse. Le pire, c'est ce qu'on lit entre les lignes: la peur de la peur qui fait sauver ou attaquer. On la combat sans répit, à coups de blague ou par effort spirituel, selon les caractères. Tessa n'est que conductrice d'ambulances. Elle apprend à faire des piqûres de morphine, dans les ruines d'une fabrique incendiée, éroulée, sur les occupants. « Vous avez peut-être sauvé la vie à quelques-uns de ces malheureux », dit le médecin militaire, vous avez certainement aidé les autres à mourir sans trop de souffrances. Pensez à cela si vous vous sentez mal, ou si les événements vous accablent. » Viatique aussi singulier qu'il est efficace!

Mais l'amour, dans sa forme exclusive et noble, survole la guerre afin que continue la vie. La route droite doit aboutir à sa réalisation idéale. Il faut louer la traductrice d'avoir su donner à chaque épisode le ton voulu, dans un récit très touffu, où facilement l'attention se perd. Ce livre intéressera surtout, croyons-nous, les jeunes hommes et les jeunes femmes qui font face à la guerre. R. G.

gnier leur vie — et aussi, ajoutons-le, qui ne seront pas uniquement des intellectuelles. Il est vrai que pour assurer du travail à toutes, le petit couplet habituel n'a pas manqué sur les professions ménagères où les femmes devront rentrer en masse! Toutefois, il faut noter que le Conseil Fédéral a repensé enfin songé à nous, et que son rapport aux Chambres de mai dernier contient à notre égard un paragraphe fort instructif, dont notre prochain numéro donnera le texte avec nos commentaires; il faut noter aussi que M. Iklé nous a assurées que toutes les suggestions de notre part seront les bienvenues. Enfin, M^{me} Jeannet, chargée d'exposer à l'Assemblée le point de vue féminin sur ce problème, a apporté les réponses des huit femmes journalistes romandes auxquelles elle s'était adressée: les enquêtes sur la mode, nous le savons, mais lorsqu'elles touchent à des sujets importants, elles ont à notre avis le défaut, étant forcément brèves, de ne pas toujours atteindre le vif du sujet. Notre nouvelle présidente a ensuite présenté avec verve et éloquence ses propres opinions: nous y reviendrons en même temps qu'au rapport du Conseil Fédéral.

Presque toutes les Sociétés affiliées à l'Alliance avaient, nous a dit M^{lle} Nef, demandé que le sujet à traiter dans cette Assemblée fût celui de l'après-guerre et des responsabilités qui en découleront pour nous. Ce qui nous a valu le plaisir le dimanche matin de voir et d'entendre M. Muggli, dont il a été

récentement question dans nos colonnes. Tempérément de chef, clair et précis autant que soucieux de justice sociale, le directeur de la Section du rationnement n'a malheureusement pas pu nous apporter encore les projets du Conseil Fédéral, qu'avec nombre de grands confrères réclamait notre précédent numéro; mais il nous a donné tout au moins d'intéressants détails sur la situation actuelle, et la responsabilité qui incombe à chacun. Car la fin de la guerre, si proche qu'elle puisse paraître à certains, n'est pas synonyme de la fin du rationnement, loin de là, ce rationnement qui a fait surgir tant de problèmes, dont le moindre n'est pas celui d'une répartition, conforme, non pas à l'égalité, mais à la justice sociale. Et c'est pour tâcher de contribuer à cette justice que notre système de rationnement autorise l'échange des coupons qu'interdisent presque tous les autres pays, et qui, cependant, permet à chacun de donner à de plus malheureux de son superflu. Les plus malheureux, ce n'est pas, nous le savons, chez nous qu'on les trouve, mais bien dans les populations affamées d'autres pays, comme celles auxquelles on nous demandera sans doute de céder tous les mois cent grammes de notre ration de pain, comme celles encore auxquelles ont été destinés les 14 millions de coupons récoltés par la Croix-Rouge, soit la valeur d'un demi-kilogramme de denrées alimentaires par personne. Car il faut compter environ 30 millions — certains disent même 50 millions! — de fugitifs et de déportés, qui manquent déjà, qui manqueront encore longtemps

de tout, et non seulement d'aliments, mais encore des ustensiles les plus indispensables pour les préparer... Faut-il s'étonner si devant l'énoncé de tant de misères — et quand bien même, nous pensons avec M. Muggli que nous ne pouvons pas vraiment les réaliser parce que nous n'avons pas souffert — l'Assemblée ait voté à l'unanimité la double résolution suivante:

Les femmes de l'Alliance nationale de sociétés féminines suisses, réunies à Zurich pour leur assemblée générale annuelle, après avoir entendu l'exposé du problème de l'aide à apporter dans les années d'après-guerre aux populations affamées, prient instamment le Conseil Fédéral de hâter ses travaux à ce sujet et de faire connaître ses plans aussitôt que possible.

Au peuple suisse tout entier, aux femmes suisses en particulier, elles demandent de collaborer avec enthousiasme à cette action de secours, par reconnaissance pour leur situation privilégiée et selon leurs possibilités individuelles.

Mais nourrir des affamés n'est pas tout si cela est déjà beaucoup, et l'après-guerre pose bien d'autres problèmes encore. A dessiner

MATURITÉS
BACC. POLY.
LANGUES MODERNES
COMMERCE
ADMINISTRATION

33 professeurs
méthode
Programmes
individuels
gain de temps

École LEMANIA
LAUSANNE



Glané dans la presse...

De la grâce

D'une collaboratrice de la Coopération (Bâle), qui signe du prénom évocateur de Juliette, ce charmant croquis, rappelant des visions de l'été enfié.

La grâce « plus belle encore que la beauté » fait recette.

Il n'est plus nécessaire, pour plaire, d'être jolie. Regardez autour de vous: la ligne, l'attitude, l'harmonie des gestes sont prisées mieux qu'un visage régulier et des traits parfaits.

Quelques âmes chagrines jugent sévèrement les allures des jeunes filles d'aujourd'hui. Elles leur reprochent précisément ce qui fait leur grâce: cette aisance des mouvements acquise par la gymnastique et le sport. Elles en veulent aussi à leurs blouses légères, à leurs robes fleuries, à leurs mollets nus et bronzés, à leurs sandales à lanières.

Une dame se récriait, dernièrement, à la vue d'orteils qui, cependant, étaient charmants.

Quand j'entends, les matins d'été, le tap-tap des chaussures de celles qui vont au travail, je

médis qu'elles sont bien heureuses d'avoir les pieds à l'aise, et même les orteils à l'air.

J'ai rappelé, à la dame, les hautes bottines noires de son jeune temps, les cols baleinés et les corsets rigides, et les ombrelles contre le soleil qui gâte le teint et les gants contre le hâle des mains: bref, tout ce qui rendait une jeune fille gauche et maladroit, tout ce qui l'empêchait de se développer librement et d'être parfaitement bien portante. Ces temps-là sont heureusement révolus.

La grâce est un don, ne l'étouffez pas! Et ne blâmez pas les jeunes filles d'aujourd'hui de s'avoir s'arranger, puisqu'il leur est permis de se vêtir à leur guise et de faire fantaisie.

Ce n'est pas moi qui leur trouverais à redire de pédaler sur les routes avec leurs petites robes bouffantes qui gonflent au vent et qui donnent l'imagerie d'un vol.

Ces jeunessees remplies de grâce feront, j'en suis sûre, de braves épouses et de bonnes mères de famille!

Nos cadeaux

Celle de nos collaboratrices qui signe Lisette écrit fort bien dans la Lutte syndicale:

Parler de cadeaux maintenant, alors que Noël et le Nouvel-An sont encore si loin de nous, que Pâques, avec ses œufs multicolores, ne sont qu'un souvenir, est une dérision.

Pas tant que cela. Il y a des anniversaires tout au cours de l'année et le plus déshérité est rarement oublié.

— Moi, dites-vous, je ne reçois jamais de cadeau, ni d'Éve, ni d'Adam, et je suis dispensé de dire merci...

— Ingrat que vous êtes! Des cadeaux, il vous en pleut et vous ne savez pas les voir. Ne voyez-vous pas que dans notre pays divinement protégé, chaque matin vous apporte plus de cadeaux que vous ne pourriez en énumérer, pour lesquels des mercis ne pourraient se compter?

Chaque matin vous redonne avec la lumière la joie de vivre dans la paix. Vous retrouvez les vôtres vivants, votre maison intacte; votre travail vous attend. Le métallurgiste retrouve ses machines; l'horloger son établi, ses outils de bon travail. Le maçon, lui aussi, a du travail, ainsi que le charpentier, l'ébéniste, le cordonnier, le tailleur, le cantonnier, etc. Le commerçant vend tout ce qu'il peut et l'agriculteur surchargé de travail ne connaît pas la mévente de ses produits. L'intellectuel, l'artiste non plus, ne savent pas voir leur bonheur. Chaque matin ils retrouvent leurs livres, leurs tableaux, leurs sculptures, la plume, le pinceau et les couteurs, le ciseau et le maillet... Tout est là, chaque matin, pour tous. Et nos prés, nos bois, nos belles forêts, nos montagnes, nos lacs, nos cascades et rivières. Les postes, chemins de fer, bateaux, cars postaux fonctionnent régulièrement. Les journaux et la radio nous apportent librement les nouvelles du pays, de l'étranger. Du pays, rien de sensationnel; de l'extérieur, des communiqués bouleversants...

Que de cadeaux reçus chaque matin, pour lesquels nous devrions nous émerveiller à l'aube de chaque nouvelle journée, fléchir les genoux, remercier la Providence pour tant de magnificence. Réalisons-nous bien, nous Suisses, ce que c'est que de voir la lumière une fois de plus dans le calme, de se retrouver au milieu des siens, sains

et saufs, de respirer un jour encore l'air de la liberté, alors que le chaos règne autour de nous...

Nous trouvons tout naturel ce calme de notre maison et comme des enfants ingrats nous murmurons sans cesse contre les restrictions, les cartes:

— Les cartes, encore un splendide cadeau! Depuis 58 mois de guerre, elles nous permettent d'obtenir intégralement ce qu'elles indiquent, sans l'obligation de faire la queue des heures devant les magasins.

— Les mobilisations qui appauvrissent les familles, l'industrie, le pays, encore un « cadeau », direz-vous ironiquement.

— Eh oui! car par celui-ci nous jouissons de tous les autres... Nous passons à côté de la guerre chaque jour plus cruelle; elle s'approche de nous; elle a beaucoup à nous enseigner.

Apprenons ou plutôt réapprenons à nous émerveiller, à voir, à sentir, à jouir de tout ce que nous recevons à nouveau au début de chaque journée et de dire: *Merci*.

Merci pour la vie qui, tout à nouveau, chaque matin, nous est dispensée comme un présent; ainsi que les membres de la famille, la maison, les champs, le bureau, l'atelier, la liberté...

En écoutant celles qui travaillent

Notre nouveau confrère Servir — auquel nous sommes heureuses de souhaiter une chaude bienvenue — consacre un reportage d'Allice Rivaz à une profession féminine bien humble, bien pénible, et de plus en plus indispensable: celle de femme de ménage. En voici quelques extraits que nous regrettons d'avoir dû tronquer:

— Un aspirateur à poussière, voilà ce qu'on

sans doute, l'Alliance a laissé de côté les problèmes politiques, pourtant si urgents et préoccupants touchant à l'organisation du monde de demain, pour s'attacher aux problèmes sociaux. Et ce fut le contraste complet entre deux conférenciers: M. Ducommun, du Service de contrôle des prix (Montreux) et M^{lle} Schlatter, directrice de l'Ecole sociale de Zurich. Lui, éloquent, disert, maniant en haut vol des idées généreuses, mais sans faire suivre cette manifestation de philosophie sociale d'aucune application pratique, ce qui n'a pas laissé de désorienter quelque peu nos journaliers confédérés! elle, brève, précise, documentée, se basant sur des expériences vécues... L'on a été, en particulier, très intéressé par les détails fournis sur le cours de six mois organisé par l'Ecole sociale de Zurich pour des travailleurs sociaux, les expériences de la guerre d'Espagne ayant prouvé la nécessité urgente d'une préparation spéciale pour le lendemain de ces bouleversements. Les femmes ont constitué environ les deux tiers de l'effectif de ces travailleurs, les uns, des novices de bonne volonté venus simplement de chez nous, les autres, des étrangers, avec un passé parfois terrible derrière eux; et ce mélange d'éléments si divers s'est montré stimulant et fécond. Un deuxième cours aura lieu à Genève en novembre, en relations avec l'Ecole sociale, dont notre journal ne manquera pas de publier le programme sitôt reçu, puis un autre encore à Zurich en langue allemande. Car des milliers et des millions d'orphelins auront besoin que l'on s'occupe d'eux, et nous pouvons tous prévoir les qualités et les compétences que nécessiteront ces tâches. — Enfin, M^{lle} Nef a lié la gerbe de tous ces exposés par des considérations marquées au coin d'une haute préoccupation morale.

* * *

Et l'Alliance qui s'intéresse à tant de sujets, ne pouvait pas, au cours de cette Assemblée, ne pas parler aussi de suffrage féminin, puisque la rubrique, réapparaissant dans nos colonnes après une longue éclipse, « *L'idée marche...* » prouve que cette question redevient d'actualité. Avec beaucoup de tact, M^{me} Vischer-Alloth prit occasion de deux propositions surges aux « Divers », touchant l'une les loteries, l'autre les dansings — sujets pour le dire en passant déjà étudiés par le Cartel HSM. — pour marquer tout ce que pourraient faire efficacement les femmes munies de leur bulletin de vote; et ce fut à l'unanimité que l'Assemblée, réaffirmant des décisions prises il y a vingt-cinq ans déjà, vota la résolution dont on a trouvé le texte plus haut, comme aussi la proposition de l'Association zurichoise pour le suffrage féminin appuyant auprès des autorités cantonales la motion récemment déposée en faveur du vote des fem-

Une belle figure de femme

Henrietta Szold

Le mouvement sioniste a donné essor à un groupe de femmes d'un dévouement infini, qui ont travaillé en tant que mères des colonies naissantes avec une abnégation sans pareille, et à des femmes qui ont semé l'esprit de renaissance parmi les communautés juives du monde. L'une d'entre elles se dresse au-dessus de toutes les autres. C'est une femme d'Amérique, qui, aujourd'hui, dans sa quatre-vingt-troisième année, travaille encore sans relâche, mais avec calme et sérénité d'esprit, dans le pays qu'elle a élu pour le sien depuis la dernière guerre. Henrietta Szold, avant de venir elle-même, à soixante ans, en Palestine, avait créé l'organisation *Hadassah* des femmes juives d'Amérique, qui s'est fixé pour but d'amener le niveau d'hygiène et de santé de la Palestine au niveau de celui qu'on exige dans le Nouveau-Monde. En 1918, cet organisme envoyait en Palestine, sous le mot d'ordre « Guérissez la fille de mon peuple », une délégation médicale sioniste américaine composée de 50 médecins et infirmières; ce fut l'avant-garde des hôpitaux, des services d'hygiène et sociaux pour les enfants, de l'aide médicale et des cliniques infantiles qui virent ensuite le jour dans tout le pays. Sous l'inspira-

tion de Henrietta Szold, ces institutions furent accessibles à tous les habitants sans distinction de race ou de croyance.

Lorsque la catastrophe du judaïsme allemand conduisit un nouvel exode dans le pays d'Israël et que tous les Juifs se préoccupaient de sauver les enfants, elle s'imposa la tâche de diriger l'immigration de jeunesse et de préparer les jeunes aux conditions nouvelles dans lesquelles ils auraient à vivre, une fois arrivés au terme de leur exode. Elle organisa un réseau d'organisations d'assistance dans tous les pays, et elle voulut connaître individuellement chaque enfant et prendre soin de son bien-être. Dans ses vieux jours, elle fut, comme l'a dit un poète, « un lien entre les jours tissant les générations l'une à l'autre ».

Elle est de la lignée de l'Anglaise Florence Nightingale et de l'Américaine Jane Adams; et elle ajoute à cette combinaison une vertu spirituelle hébraïque. Elle est aimée dans le monde entier. L'école de nurses qui fait partie du Centre Médical de l'Université Hébraïque, et dont sont sorties déjà plus de 300 infirmières bien instruites, porte son nom et le perpétuera. Ses enfants par milliers « se lèvent et la bénissent » et son œuvre chante ses louanges dans trois continents.

(Informations de Palestine.)

mes, et dont notre journal a déjà parlé. Et dans les conversations particulières, au cours de l'évocation des souvenirs des débuts de l'Alliance, dans les discours au banquet aussi, le mot redouté, honni encore il y a peu de temps, fut cette fois-ci fréquemment prononcé... Il est vrai que les nouvelles de France lui créaient une ambiance toute spéciale!

Il faudrait encore que ce compte rendu mentionnât pour être complet l'aimable accueil des Sociétés zurichoises, l'organisation étudiée qui a évité tous les heurts et les flottements d'une aussi vaste réunion, la soirée familiale, dont la revue jouée par des élèves de l'Ecole sociale fut certainement le clou: certaines scènes, comme celles de l'huissier fédéral jetant dédaigneusement dans la corbeille à papier et au nez de la femme de ménage les pétitions de l'Alliance, ou celle des dactylos tapant en chœur les textes de ces mêmes pétitions, étaient des trouvailles! Tâchons de faire aussi bien à Genève, l'an prochain, puisque c'est au nom des Sociétés féminines de cette ville que fut apportée une invitation pour l'Assemblée de l'Alliance en 1945! et assurons dès aujourd'hui toutes nos Confédérées de notre vœu ardent que, lorsqu'elles se réuniront à nouveau dans la ville de la Société

des Nations, cela soit en une année où le cauchemar de guerre sera enfin terminé et la paix enfin rétablie!

E. Gd.

Electorat féminin ecclésiastique

Le 21 septembre dernier, le Grand Conseil bernois a adopté en première lecture la loi qui rend le vote des femmes dans l'Eglise obligatoire pour toutes les paroisses du canton, et non pas seulement facultatif, selon les préférences de l'une ou de l'autre paroisse, comme cela a été le cas jusqu'à présent. Encore une étape de la marche vers un petit progrès.

Le problème du S.C.F.

(Suite de la 1^{re} page.)

Telles sont les raisons qui touchent de près les femmes. Nous ne saurions dire pourtant qu'elles soient véritablement à la base de l'insuffisance du volontariat. Car, d'une manière générale, il faut reconnaître que toutes les

femmes qui le peuvent, servent la patrie, soit dans les S. C. F., soit dans les rangs de la P. A., dans ceux du Service civil féminin et dans les œuvres sociales de l'armée.

Il y a une autre grande opposition à l'engagement des femmes dans les S. C. F.: c'est celle des employeurs. En effet, la grande masse des employées de bureau, d'administration, d'entreprises en général, si elle était recrutée, formerait tout un contingent de forces particulièrement précieuses. Certes, répondent leurs patrons, mais qui fera marcher nos usines, nos bureaux, quand nous sommes déjà privés de notre personnel masculin? C'est là un argument de poids, auquel on répond, du côté de l'armée que si l'on disposait d'effectifs de S. C. F. suffisants, les périodes de relève seraient très courtes. Les employeurs en sont peu convaincus et mettent leur veto à la demande d'engagement de leurs employées.

Tel est, *grosso modo*, l'état actuel des choses. On a cherché dès lors les moyens de pallier à cette insuffisance du système de l'engagement volontaire. Tout naturellement, on songe à l'introduction du service obligatoire, étudié spécialement en regard de la situation particulière de la femme. Le projet présenté par des militaires a été écarté et dort dans les cartons du Palais fédéral, car il avait immédiatement provoqué la réaction des antiféministes, lesquels ont craint que cette mesure n'eût pour corollaire le droit de suffrage féminin.

La mesure envisagée alors a été celle du droit d'appel, qui consiste dans la faculté accordée aux autorités militaires d'envoyer un ordre de marche à certaines femmes, ou groupes de femmes, et auquel celles-ci sont tenues de répondre. Il s'agit alors d'un service militaire obligatoire pour certaines personnes seulement.

Ce que cette mesure a d'empirique, d'inéquitable, et d'antidémocratique, est reconnu par ses promoteurs eux-mêmes, qui nous ont déclaré expressément qu'il était fort regrettable d'en venir là, mais que cette voie-ci était la seule qui, en raison du refus d'examiner l'introduction du service obligatoire, leur demeurait ouverte, et qu'ils ne voyaient pas comment, sans cela, remplir la tâche imposée aux S. C. F. D'après ce que nous savons de source sûre, la question est actuellement à l'examen au Département militaire fédéral.

Vous trouverez chez

M. BORNAND
8, Cours de Rive (Angle rue Pierre-Fatio)
Tous genres de meubles en fer et rotin
Téléphone 4.98.07

le choix pour toutes les bourses

Buisson - Paisant S. A.
3, rue du Rhône - Genève

GRANDE MAISON DE BLANC - NOUVEAUTÉS



est... Quand on a ramassé les toiles d'araignée et tout le fourbi, qu'on a tapé les tapis sur les toits, je me demande de quoi nos poumons sont pleins... Y a qu'à regarder nos mouchoirs. On mouche gris. Les ramoneurs, les charbonniers mouchent noir. Nous, on mouche gris...

Je la regarde. Aspirateur à poussière! Oui, mais aspirateur vivant à qui il est demandé d'avoir des mains vivantes, à la fois adroites et vigoureuses, des bras solides, des reins à toute épreuve, de bonnes jambes; à qui il est demandé un très vieux savoir portant sur les mille riens de la vie quotidienne; une endurance jamais en défaut. Il n'y a qu'à regarder leurs mains quand elles ont un certain âge. Et leurs jambes! Et ces fronts, derrière lesquels on sent parfois une sorte d'entêtement: car il faut un entêtement de mule pour être femme de ménage. Songez qu'elles sont aux prises avec quelque chose d'éternel: la poussière, toujours présente, toujours constante, à l'affût comme le malin. Elles se battent contre la crasse. A elles qui aiment tant la propreté — car il faut aimer la propreté si l'on est femme de ménage, et chez elles tout est toujours si propre (à se demander où elles prennent encore le temps) — il leur est donné de la manier sans cesse cette crasse, de la toucher, de la pétrir, d'être en tête-à-tête avec elle du matin au soir; de se pencher sur elle le dos en avant, la nuque ployée; de se mettre à genoux pour l'atteindre. Ou, au contraire, de monter sur des tabourets et des échelles et de lever les bras. Et il s'agit de toutes les sortes de crasses; celles qui sont à l'état liquide dans de grands baquets, grises, brunâtres et où trempent la

vaisselle sale, les casseroles et la serpillière. Celle qui est à l'état solide et qui prend la forme de taches sur les parquets et sur les meubles. Et celle à l'état semi-volatil. Cette chose aérienne, capricieuse, sans poids, qui se glisse partout, prend des tons gris bleu et semble renaître à mesure de ses cendres. Et sachez que la crasse ne se laisse pas faire, qu'elle se glisse sous leurs ongles, dans leurs cheveux, dans leurs narines. Alors elles mouchent gris, comme elles disent. Non pas une fois, de temps en temps, mais chaque jour, du matin au soir.

...Récapitulons: 1 fr. 25 pour les nettoyyages de bureaux (1 fr. dans la moyenne des cas). Encore 80 ct. ici et là Mais que dire de ces salaires qu'on paye aux femmes? Et ne me dites pas que les hommes ont des charges de famille. C'est vrai, mais pas toujours. Et combien de femmes en ont aussi. Non, tout se passe comme si on estimait que les femmes n'ont pas de vie à elles, qu'elles vivent forcément en famille, qu'elles ont forcément ou des parents ou un mari, ou quelque aide leur tombant du ciel... Pourtant beaucoup de femmes sont célibataires, vivent seules. Il y a des veuves qui ont des enfants; il y en a qui ont des parents à aider et à entretenir. Leur travail devrait toujours leur permettre de gagner complètement leur vie. Or, si je leur demande si elles pourraient s'en tirer seules, sans autres ressources, avec des ménages, elles me répondent négativement pour la plupart. Si elles font des ménages, c'est qu'elles ont des maris qui ne gagnent pas assez, ou quelque rente viagère minuscule, une loge de concierge. En faisant des ménages, elles aug-

mentent un peu leurs maigres ressources.

Il y en a pourtant qui le font, qui doivent le faire. Celles qui n'ont pas de métier, et qui ne peuvent compter sur rien, sur personne d'autre que sur elles-mêmes. On les voit partir tôt le matin; elles ont un panier au bras qui contient un vieux tablier, une paire de chaussures usées. Elles acceptent n'importe quoi. On les demande pour les grands nettoyyages, cette épreuve qui exige la force du terrassier, les muscles du bûcheron, et qui pompe les maîtresses de maison lorsqu'elles s'y livrent, les laissant rompues de fatigue pour plusieurs jours. Ou bien elles secondent des bonnes surchargées de travail, qui abandonnent à la femme de ménage l'ouvrage le plus pénible et le plus sale. Ce qui rebute la maîtresses de maison, ce que la bonne ne peut faire, c'est la femme de ménage qui le fera. Gagner sa vie avec ça? Oui, mais combien c'est difficile. Car pour s'en tirer avec des ménages, il faut travailler chaque jour sans en manquer un du matin au soir, il ne faut jamais être malade, jamais avoir un accident. Il faut se passer de médecin, de dentiste, de médicaments. Il ne faudrait pas avoir d'impôts à payer. Il faudrait couvrir ses robes soi-même. En un mot, il faudrait n'être qu'une machine, un « aspirateur à poussière » et ne jamais s'arrêter, c'est-à-dire ne jamais vieillir. Avoir toujours des bras tout neufs, des dos de vingt ans, des poumons intacts.

Pourtant, elles vieillissent et, plus que d'autres, et plus complètement que d'autres. Elles disent toutes qu'elles ont mal aux reins, que la plante des pieds leur brûle, qu'elles ont les jambes variqueuses, qu'elles ont de la peine



à se baisser, à se relever, à souffler. Et quand elles atteignent soixante ans, soixante-cinq ans, septante-ans? ce serait le moment de rester chez soi? Mais, même avec un loyer de 25 fr. par mois, il faut de l'argent pour vivre. Et ce n'est pas en gagnant toute sa vie 80 ct. ou 1 fr. de l'heure qu'on peut mettre de l'argent de côté pour les vieux jours et la maladie, ces éternelles épées de Damoclès suspendues sur la tête des pauvres. Et que sont, en face du strict nécessaire, les quelques subsides qu'elles peuvent toucher des œuvres existantes?

Ah, je suis sûre qu'il en est qui, une fois étendues dans leur lit le soir, après avoir remonté leur réveil, éteint la lumière, s'endorment en rêvant de l'assurance-vieillesse.

Bonnard
Nouveautés
TISSUS
LAUSANNE

Maison spéciale de LAINES
et Sous-vêtements dames et enfants